
SERMON XVI.

L'UNION CONJUGALE. SON INFLUENCE
SUR LE BONHEUR.

I.^{er} SERMON SUR Genès. II, 18.

*Il n'est pas bon que l'homme soit seul : faisons-
lui une aide semblable à lui.*

TELLES sont les paroles que l'Écriture met dans la bouche de Dieu même lorsqu'il forma le premier couple du monde. Méditons-les ces paroles

remarquables. Il est peu de sujets d'un intérêt plus général. L'union conjugale est la base, la pierre angulaire de l'édifice social. Elle fait le bonheur des familles particulières dont se compose la grande famille de l'Etat. Elle décide pour l'homme du sort de la vie présente. Elle étend son influence jusque sur la vie future. Venez-la considérer, non telle que nous la voyons souvent dans le monde ; non telle que nous l'avons faite, mais telle qu'elle étoit dans les vues du Tout-Puissant ; telle qu'elle nous est présentée par ce Jésus qui voulut la rétablir dans sa pureté première ; je dis plus, lui donner une dignité, une sainteté nouvelle, qui n'a pas dédaigné d'en faire l'enblème des liens qui l'unissent à son église ; telle enfin qu'elle peut et doit être encore pour ses disciples. Nous sentirons ainsi chrétiens, la vérité de cette déclaration du Saint-Esprit : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul.* Nous nous pénétrons mieux ensuite des devoirs qu'elle suppose, dont elle est inséparable.

Si les ministres du Seigneur sont appelés à vous offrir souvent ces grandes vérités de la foi sur lesquelles repose tout l'édifice de la morale ; s'ils doivent vous entretenir quelquefois de ces vertus héroïques dont les saints nous ont donné le modèle, de ce combat que le chrétien doit sou-

tenir contre ses passions , de ce renoncement qui lui est imposé ; il est aussi des temps peut-être où il faut réveiller les penchans naturels , ranimer la sensibilité émoussée par le monde et les plaisirs , retremper les âmes , pour ainsi dire , et les rappeler à la vertu par l'attrait du bonheur. Je ne demande point votre attention ; j'ose y compter , mais je prie l'Auteur de toute grâce de nous faire tirer de cette méditation des fruits de sagesse et de salut.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; ainsi l'a décidé la Sagesse éternelle. Et sans doute il n'étoit pas bon pour Adam d'être seul. Au milieu des délices d'Eden , il lui manquoit un être qui pût s'unir à lui pour admirer , pour jouir , pour adorer et bénir le Créateur.

Ce besoin d'un être *semblable* à lui qu'éprouvoit le chef de la race humaine ne se fait pas moins sentir à ses descendans. Vous pensez peut-être que l'état de société nous fournit des ressources que n'avoit pas notre premier père. Je l'avoue ; cependant sans l'union conjugale , l'homme seroit souvent seul encore au milieu des hommes ; et cette solitude du cœur est la plus cruelle de toutes. On est moins seul , moins tristement seul dans les forêts où la nature muette semble quelquefois en accord avec nos impressions , qu'on ne

l'est dans le monde, quand on n'y trouve personne avec qui l'on goûte la communication des pensées et des sentimens, personne qu'on aime et dont on soit aimé.

Qu'est-ce en effet que ces liaisons de la société, qui lui donnent, au premier coup-d'œil, un aspect si gracieux et si riant? Elles jettent dans notre vie de l'agrément, de la variété; mais au fond ce qui porte à les former, ce qu'elles satisfont chez nous, ce n'est pas ce besoin de nous attacher qui tient à la plus noble partie de nous-mêmes; c'est celui de nous distraire, de nous amuser, qui vient de notre foiblesse, ou celui de nous fuir, plus humiliant encore, puisqu'il tient à notre corruption. Dans ce commerce on se passe trop souvent d'estime et d'affection. Ce sont moins les qualités essentielles, les qualités du cœur qui nous font rechercher et nous y rendent propres, que l'art frivole de plaire, l'art dangereux d'amuser. L'abandon n'y règne point; on se compose pour y paroître; on ne se laisse voir que dans ses bons momens et par ses beaux côtés. La confiance en est bannie, car la réserve et la prudence en font la première loi. Enfin ce ne sont pas des amis que ces liaisons nous présentent, ce sont trop souvent des rivaux, des indifférens; au moins des hommes qui, s'ils ne relèvent pas ma-

lignement nos ridicules et nos torts, s'ils ne trouvent pas un secret plaisir dans nos mortifications, ne prennent à nous qu'un foible intérêt, et dans les jours de l'adversité se bornent à ces démonstrations insignifiantes que le monde appelle procédés. Ah ! ce sont précisément ces liaisons superficielles et vaines qui nous font mieux sentir le besoin d'une relation plus étroite, dans laquelle nous trouvons une société plus sûre et des secours plus affectueux.

Je sais qu'une amitié véritable est un bien d'un tout autre prix ; mais ces amitiés parfaites dont le nom seul enflamme l'ardeur généreuse d'un jeune cœur, semblent appartenir aux temps héroïques. Elles supposent des qualités qu'il n'est pas ordinaire de posséder. On ne peut les envisager comme une ressource pour les âmes foibles et d'une bonté commune, qui font le très-grand nombre, et n'ont pas moins besoin que les autres d'aide et d'appui. Je conviendrais pourtant, et c'est un trait honorable pour nos mœurs, qu'il n'est pas rare de voir parmi nous des attachemens sincères et vrais, nourris par l'estime et la sympathie autant que par une douce habitude. Ces attachemens font sans doute un des premiers biens de la vie ; mais comparerez-vous leurs douceurs à celles d'un heureux mariage ? Où est

l'ami qui soit là dans tous les momens, toujours à notre portée, de qui l'on soit le premier intérêt, la première pensée; à qui l'on puisse dévoiler toutes ses foiblesses, et se montrer tout entier sans craindre d'affoiblir l'estime, fondement de son affection? Où est l'ami qui soit prêt à faire les plus petites et les plus grandes choses, de qui l'on puisse tout attendre et tout recevoir, sans être jamais retenu par la discrétion ou gêné par la reconnoissance? Avouons-le; ce qui seroit chez des amis vertu supérieure, dévoûment extraordinaire, c'est ce que des époux font tous les jours par simple devoir, sans que l'on songe à s'en étonner.

A l'égard des douces relations du sang, indépendamment de ce qu'elles dérivent de l'union conjugale, et n'existeroient pas sans elle, il semble qu'elles soient plus faites pour tenir une grande place dans notre cœur et le remuer délicieusement, que pour le remplir ou lui donner du repos. L'amour paternel est un sentiment désintéressé, qui ne compte point sur un retour égal, et trouve ses jouissances dans son excès. Un père parle à son fils quand ce fils ne peut l'entendre: il le sert, lorsqu'il n'en peut recevoir aucun service; il fait long-temps des avances en soin et en amour, sans savoir si jamais elles lui seront

payées. Un tel sentiment porte la belle et vive empreinte de la Providence qui le grava dans notre âme. Il honore le cœur de l'homme, mais il ne peut satisfaire au besoin qu'il éprouve d'un être *semblable à lui*. *Ne suis-je pas pour toi plus que dix fils ?* disoit jadis Elkana consolant son épouse qui s'affligeoit d'être stérile (1). L'amour filial trouve dans son objet un retour et des ressources plus assurées ; mais la différence de l'âge et du point de vue produit souvent celle des goûts et des opinions. Des parens sourient aux plaisirs de leurs enfans, et ne les partagent point. Ils sont revenus des illusions qui les bercent et des espérances qui les flattent : ils sont pour eux de tendres protecteurs, des amis chers et respectables ; ils ne sont point des êtres *semblables* à eux.

Quant aux liens des frères et des sœurs, ce qu'on peut en dire entre dans ce que nous avons observé sur les nœuds de l'amitié.

D'après cela vous pouvez déjà pressentir que l'union conjugale est la mieux faite pour l'homme, la mieux assortie à ses besoins. Pour vous le faire mieux comprendre encore, nous allons l'envisager en elle-même. Elle est la plus intime, la plus parfaite, la plus durable des associations.

1.º Je dis *la plus intime*. Elle met en commun

(1) 1 Sam. I, 8.

tous les intérêts de fortune, de santé, d'amour-propre. La gloire ou l'humiliation de l'un rejaillit sur l'autre ; les peines et les plaisirs sont de moitié, non-seulement parce que la sympathie les fait partager, mais parce qu'on les éprouve ensemble. C'est une même vie dans laquelle deux êtres se trouvent réunis : tout est confondu dans cette inexprimable union, dont l'Écriture peint si bien la force et la prééminence dans ces paroles : *L'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme ; ils seront une seule chair* (1). Quelle union peut égaler en effet celle de deux époux, qui, non-seulement passent tous leurs momens ensemble, se trouvent ensemble dans toutes les circonstances, mais ont les mêmes droits sur des enfans qu'il aiment du même amour, et sont les seuls êtres qu'ils puissent entretenir de ces enfans si chers, sans jamais se lasser l'un l'autre ! La connoissance même des foiblesses qu'ils ne sauroient se cacher, ne peut altérer cette union sanctionnée par une loi suprême ; car pour les cœurs soumis à l'autorité du Très-Haut, la grande idée du devoir est un lien que rien ne relâche, et dès-lors que cette connoissance ne sauroit porter atteinte à leur union,

(1) Matt. XIX, 5.

elle y met le sceau de l'intimité. C'est une amitié sainte formée par la religion et la nature : les rivalités, les jalousies, les intérêts divers qui séparent les hommes, ne peuvent la troubler : elle survit même aux torts et aux offenses, parce qu'elle commande l'indulgence, et fait d'un support sans bornes, une obligation sacrée.

2.^o Mais elle n'est pas seulement la plus intime des unions, elle est encore la plus *parfaite*. Des amis sont liés par le rapport des principes, des sentimens, des goûts. Des époux entre lesquels doivent exister aussi ces rapports essentiels, sont unis encore par l'heureuse diversité de leurs facultés et de leur caractère. Chacun d'eux voit chez l'autre un être *semblable à lui*, et pourtant différent de lui-même, dans lequel il trouve ce qui lui manque et ce qui lui convient. C'est ce que semble indiquer le mot que l'Écriture emploie, *une aide*, une aide qui fera ce qu'il ne peut faire seul, ou ce qu'il ne sauroit faire. On peut dire en un sens que l'homme et la femme séparés sont des êtres imparfaits. Réunis, ils offrent le plus doux des contrastes, la plus heureuse des associations.

L'homme possède la faculté de concevoir, de réfléchir plus profondément, de généraliser ses

idées : il pose les principes. Douée de pénétration et de finesse, la femme en fait l'application : elle démêle les nuances les plus délicates, et les mouvemens les plus secrets. La gravité du premier, le besoin d'acquérir son estime en remplissant les devoirs sévères du mariage, tempèrent la légèreté de la seconde. L'imagination plus calme de l'un modère les écarts, réprime les saillies que produiroit chez sa compagne une sensibilité trop vive. Les grâces et la gaité de la femme chassent les nuages du front de l'homme; sa douceur corrige ou modifie ce qu'il peut y avoir chez lui de rude, ou d'emporté. Tandis qu'appelé au dehors par sa vocation, il se charge des soins extérieurs, elle embellit la vie domestique, par l'ordre, la propreté, les attentions aimables. Son époux jouit de ses soins; il jouit du bien-être qu'elle fait régner dans sa maison. *Son cœur, dit l'Écriture, se repose sur elle* (1). De son côté, elle trouve des douceurs dans cet emploi des facultés qu'elle a reçues, et comme sa destination est de vivre pour un autre, elle en fait aussi sa félicité. Elle s'associe à la considération qu'obtient son chef. Elle partage la gloire de ces succès que lui interdisent sa vie

(1) Prov. XXXI, 11.

paisible, et la modestie de son sexe. C'est d'elle que la jeune famille reçoit ces premiers soins pour lesquels rien n'égale son adresse, sa patience, sa constante sollicitude. Elle met dans le cœur de ses enfans ces premiers sentimens de tendresse, de douceur, de piété qu'inspire si bien la voix d'une mère. Le père, à son tour, donne à leur esprit une culture plus forte; il protège l'autorité de son épouse, en imprimant une crainte salutaire; il les préserve de l'oppression, des insultes, des attaques du dehors; il est le nerf de la famille dont la femme est le lien. Comme elle trouve chez l'homme une raison supérieure, elle aime à se sentir éclairée de ses lumières, protégée par sa force, soutenue par sa fermeté. Elle aime à déposer ses alarmes, ses foiblesses dans le sein d'un être plus fort qui la relève et la rassure. Elle le calme à son tour. Elle adoucit tous ses maux. *Isaac*, dit l'Écriture, *fit entrer Rebecca dans la tente de Sara sa mère; il la prit pour épouse, et l'aima. Ainsi il se consola après la mort de sa mère* (1). Oui, c'est surtout dans les épreuves de la vie, c'est alors que l'homme sent combien il y a de vérité dans la déclaration de mon texte. C'est alors qu'il con-

(1) Genès. XXIII, 67.

noît les vues adorables de la Providence, car la compagne qu'ELLE forma pour lui, possède dans un haut degré ces qualités aimables et consolantes, qui plaisent à tous les peuples, et font du bien dans tous les âges. Quel soulagement ne lui procure-t-elle pas dans ses chagrins et ses inquiétudes, par sa tendresse, par cette espérance religieuse qu'elle puise au fond de son cœur ! On peut douter alors si cette *aide*, qui fut donnée à l'homme, ne lui est pas plus précieuse et plus nécessaire depuis sa chute, que dans les jours où il habitoit Eden. Elle est sa garde dans ses maladies. Son œil éclairé par l'affection, aperçoit les premiers signes du mal, avant même qu'ils soient visibles pour les gens de l'art : un instinct inexplicable l'avertit de ce qu'éprouve l'objet de ses sollicitudes. Et combien ses soins sont ingénieux ! Quel charme sa voix tendre et ses pas légers n'ont-ils pas pour le malade auprès du lit duquel elle veille ! Sa foiblesse a disparu ; aucune fatigue ne surpasse ses forces.

O qu'elle paroît sainte alors, cette union de deux êtres fragiles, qui rend communs entre eux les plaisirs et les douleurs ! Union conjugale, Union touchante et sacrée !

Elle est bonne pour l'homme dans tous les états. Elle est nécessaire même au sein de l'aisance

et de la prospérité; elle est plus nécessaire dans l'infortune. Elle est nécessaire à l'homme d'Etat, à l'homme de lettres, au négociant qu'elle délasse de leurs méditations, de leurs spéculations, par de doux sentimens et d'aimables entretiens. Elle est nécessaire à l'artisan qu'elle dédommage de ses privations, à l'homme de peine, au laboureur qu'elle soutient dans ses pénibles travaux : il oublie ses fatigues, en approchant des foyers où l'attend sa compagne ; il savoure avec joie le simple repas qu'elle a préparé pour lui. Plus l'homme est pauvre et malheureux ; plus il sent l'attrait de cette union, car c'est alors surtout qu'il éprouve le besoin d'un ami. Elle est nécessaire cette union au monarque dans son palais, au berger dans sa chaumière. Assuérus se repose auprès d'Esther, comme Jacob auprès de Rachel.

3.^o L'union conjugale est enfin la plus durable des unions, non-seulement parce qu'elle se prolonge jusqu'à la fin de la vie, mais parce qu'elle embrasse tous les temps, si vous en exceptez la première saison ; et voilà ce qui ajoute infiniment à sa force et à sa douceur. De jeunes époux sont plus chers l'un à l'autre par la pensée qu'ils ne se quitteront jamais. Ils s'aiment dans le présent et dans l'avenir. Ceux qui firent ensemble une lon-

gue route s'aiment dans le présent, dans l'avenir et dans le passé. Le temps dans sa course les a dépouillés de plusieurs avantages, mais ils se voient tels encore qu'ils étoient lorsqu'ils s'unirent : le sentiment qui les anima, réchauffe encore leur âme; il embellit leur dernier âge, comme au soir d'un beau jour, le soleil dore l'horison. Chaque année de cette longue union, que dis-je? chaque mois, chaque jour fut marqué par des soins et des sacrifices. La reconnaissance, une douce habitude les rendent bien plus précieux, plus nécessaires l'un à l'autre qu'ils ne l'étoient au moment de leur hymen. Le jeune homme peut faire un nouveau choix, retrouver un autre objet d'affection, mais liés ensemble par cette chaîne de souvenirs, les époux dont je parle sont des êtres uniques l'un pour l'autre. Personne dans l'univers ne pourroit les remplacer. Combien durant cet espace de temps, combien de perfidies où d'ingratitude n'ont-ils pas éprouvées! Combien n'ont-ils pas vu de relations se rompre ou se relâcher! Ils sont demeurés toujours les mêmes, toujours fidèles; ils s'aimeront, ils s'aideront toujours.

Hélas ! des amis en conservant le même cœur, peuvent être séparés par les circonstances. Un père et ses enfans ne sont pas destinés à vivre

long-temps ensemble sur la terre, et ces derniers ne jouissent qu'en tremblant de la douce société de parens chéris, lorsqu'ils songent à la disproportion de leur âge. Les parens à leur tour craignent d'être enlevés à leur famille, lorsqu'ils lui seroient encore nécessaires. Mais des époux qui sont entrés ensemble dans la carrière, peuvent espérer de la fournir ensemble. Leur union consacrée par la religion et les lois ne sera rompue par aucun événement : ils ont marché toujours en se donnant la main; ils se soutiendront l'un l'autre jusqu'au bout.

Qu'ai-je dit? M. C. F., oublié-je qu'il n'est rien de durable ici-bas? oublié-je que la mort peut les séparer? Et alors, oh! alors, plus cette union fut intime, plus elle fut parfaite, plus elle semblait devoir être durable, et plus l'âme du malheureux qui survit abandonné sur la terre, est déchirée, bouleversée..... Je l'avoue, chrétiens, nulle séparation n'est comparable à celle-là. Ne croyez pas, pourtant, qu'il *s'afflige comme ceux qui sont sans espérance* (1). Ne croyez pas qu'il ne lui reste rien : il lui reste le souvenir et l'espérance. Non, il n'est point seul comme ceux qui n'ont rien aimé. *Son tré-*

(1) 1 Thess IV, 13.

son est dans le ciel; c'est là que se portent ses yeux et *son cœur* (1). Si le fruit du bonheur dont il a joui fut la reconnaissance et la piété; si l'*aide* qu'il avoit reçue du Seigneur, perfectionna sa foi, ses vertus, le fit avancer dans ces voies de la sanctification, où le chrétien est appelé; il ne se livrera point au désespoir; il ne murmurera point dans l'épreuve; il ne se montrera point ingrat et rebelle, pour avoir été trop favorisé. Je dis plus; la piété calmera ses agitations, et versera du baume sur la plaie sanglante de son cœur; l'espérance religieuse charmera ses douleurs. L'âme de sa compagne s'est envolée la première, il est vrai, mais elle l'attend; il la retrouvera dans ce ciel, séjour de tous les sentimens heureux, et où les affections les plus chères ne tiendront pourtant que la seconde place; où l'amour de Dieu absorbera tout; où nous ne nous aimerons plus parfaitement que pour nous aimer en Lui.

II. Maintenant, chrétiens, il est temps de revenir sur nous-mêmes, et notre première pensée doit être d'admirer et de bénir la Providence, qui non-seulement nous a fait naître en société, et nous fait trouver dans le commerce de nos

(1) Matt. VI, 21.

406 L'UNION CONJUGALE.

semblables mille douceurs inconnues à l'homme sauvage, mais encore, dans cette société même, a voulu nous en préparer une plus étroite et plus douce, plus propre à nous tenir lieu de tout ce qui nous manque, à nous consoler, à nous suffire dans toutes les situations. C'est à notre religion sainte que nous devons ce bienfait. *Seule entre toutes les religions de la terre, suivant la remarque d'un Auteur moderne, elle présente la femme à l'homme comme une compagne, tandis que les autres la lui abandonnent comme une esclave.*

A ce premier mouvement succède bientôt une autre pensée. Puisque Dieu lui-même a prononcé sur les avantages de cette relation, est-ce un devoir indispensable de la former? Faut-il blâmer tous ceux qui s'y refusent? Non sans doute, M. F.; la déclaration de mon texte est une maxime générale qui ne sauroit s'appliquer à toutes les circonstances particulières; et la résolution de vivre dans le célibat peut être sage, ou même digne d'estime, suivant les motifs qui nous déterminent.

Si c'est la crainte de transmettre des infirmités à vos descendans; si c'est le défaut du nécessaire; si c'est la juste appréhension de faire partager à la compagne que vous choisiriez,

à votre famille , je ne dis pas une vie simple et frugale , mais une situation gênée ou l'indigence , il faut louer votre sagesse. Saint Paul lui-même conseilloit aux premiers chrétiens de garder pour un temps le célibat , par des raisons de prudence, pour ne pas exposer une femme et des enfans aux orages dont ils étoient menacés , et pour les soutenir mieux eux-mêmes. A son exemple je dois m'élever contre ces unions pleines d'imprévoyance que forment deux indigens, les yeux fermés sur l'avenir, se reposant sur la charité publique , du soin d'empêcher de périr les enfans qu'ils mettront au monde. Il faut le dire ici ; ces unions téméraires sont une plaie de la société , une des grandes sources de la misère et de la corruption qui la dévorent.

Si c'est le désir de faire du bien aux hommes qui vous décide ; si vous vous refusez aux douceurs d'une famille pour vous dévouer à celle d'un ami, d'un parent, d'un frère , ou pour adopter la grande famille des malheureux , nous devons admirer une vertu si haute. Le lien du mariage , et c'est là un de ses avantages que j'ai négligé de relever dans un sujet si vaste ; le lien du mariage attache l'homme à la société pour laquelle il est une caution qu'il n'entreprendra rien contre ses intérêts ; mais sans nous laisser aller à des raffi-

nemens dangereux, on peut convenir que, pour une âme supérieure, il est quelquefois un obstacle qui l'empêche de se consacrer tout entière à servir l'humanité. C'est en parlant de ces âmes excellentes que l'Écriture dit : *Celui qui n'est point marié, s'occupe à plaire au Seigneur. La femme qui n'est point mariée, s'applique aux choses du Seigneur* (1). Ce n'est pas assez pour elle d'être la ressource de ses amis, de ses proches, dans leurs maux, leurs embarras, leurs peines. C'est à Jésus qu'elle se dévoue dans la personne de ses membres souffrants, dans la personne de tous ceux qui ont besoin d'instruction ou de soulagement; c'est pour eux qu'elle déploie ces facultés, ces vertus qui auroient fait le bonheur d'un époux.

Il est parmi nous plusieurs modèles de cette peinture. Cette ville possède aussi des hommes animés du même esprit. Leurs journées ne sont pas vides et solitaires : l'orphelin, la veuve qui ont besoin de leurs conseils, le foible sans appui, le jeune homme qu'il faut ramener dans les sentiers de la foi ou de la vertu, l'indigent qui va leur dévoiler sa détresse, voilà leur société. Je le répète, admirons, respectons ces membres pré-

(1) 1 Cor. VII, 32. 34.

cieux à l'église, et dont elle peut s'honorer.

Voilà le modèle que vous devez vous proposer, vous que les circonstances et des événemens contraires, plutôt que vos désirs ou vos projets ont éloigné des nœuds du mariage. La Providence, pour votre bonheur sans doute, ne vous appelloit point à les former. Ne reportez point vos regards sur le passé. Que la peinture que nous venons de vous tracer vous anime et vous console, si vous éprouviez quelque regret. Qu'une heureuse émulation vous enflamme, en voyant quelle noble carrière peut s'ouvrir pour vous, si vous le voulez.

Mais que penser de ceux qui sont retenus dans le célibat par l'égoïsme, par le goût du plaisir et de l'indépendance? Ils regardent comme un joug les liens les plus chers au cœur de l'homme. Plaignons la société qui produit de tels êtres. Ils veulent jouir de ses bénéfices sans acquitter les obligations qu'elle impose. Une famille éleva leur enfance : ils en connurent les bienfaits, et ne les feront point connoître à d'autres. C'est peu de dire qu'ils ne paient pas leur dette à la patrie; trop souvent ils l'infectent de leurs vices. Porter le trouble et la honte dans les familles; les bouleverser par des douleurs, des angoisses, des agitations déchirantes que rend plus cruelles la né-

cessité de les cacher, voilà leurs plaisirs et leurs jeux. Plus coupables que le brigand qui dérobe ou assassine, c'est l'honneur qu'ils ravissent; c'est l'âme qu'ils tuent. Et jusqu'où ne s'étendent pas les conséquences de leurs infamies? De jeunes personnes séduites qui feront des épouses hypocrites ou infidèles; des domestiques corrompus par l'exemple dont ils sont témoins, ou par les coupables services qu'on exige d'eux; des époux divisés contre lesquels se tournent tous les sentimens qui devoient les unir; des mères arrachées à leurs enfans, ou détachées d'eux; des enfans malheureux, négligés au milieu d'intrigues criminelles, abandonnés peut-être à l'âge où leur faiblesse réclame les soins maternels, associés à l'abandon, à la flétrissure d'une mère coupable, forcés de la mépriser, ou entraînés à suivre ses traces..... Ce n'est là qu'une foible esquisse des maux qu'ils produisent. Voilà comment ils ébranlent la société tout entière, en affaiblissant la sainteté du mariage qui en est le fondement. Voilà comment ils l'empoisonnent, en détruisant les mœurs sans lesquelles elle ne peut subsister.

C'est dans les temps de corruption, de décadence, qu'apparoissent ces hommes, comme des signes funestes. L'antique Rome les vit se multi-

plier peu de temps avant sa ruine. Ils sont nombreux dans les grandes cités. Ils ne sont pas inconnus parmi nous. Hélas! que sommes-nous devenus? Où est-elle, cette Genève, dont la vertueuse austérité fut jadis si célèbre, qui punissoit comme un délit le moindre signe de relâchement, et semblable à cette république, chimère d'un ancien philosophe, bannissoit même les arts frivoles, comme propres à corrompre les mœurs?

Parlerai-je encore de ces liaisons qui produisent moins de plaies et de douleurs, mais qui corrompent la société, affligent l'église, en lui donnant le spectacle d'une union illégitime? Parlerai-je de ces associations honteuses, où l'homme, loin de choisir une *aide semblable à lui*, la prend volontairement au-dessous de lui par le caractère, l'intelligence, l'éducation, seule différence réelle entre les hommes, afin de la dégrader plus facilement, ou de la trouver toute dégradée? Le vice fait seul l'intimité d'une telle union : point de communication des esprits et des cœurs : loin qu'il y ait communauté d'intérêts, l'essence même d'un tel commerce est de le diviser. Une infortunée sans droits et sans titres, n'est-elle pas conduite à se préparer une ressource pour le jour de l'abandon? L'homme qui l'a corrompue,

oserait-il compter sur sa fidélité ? En la prenant dans la fange ou l'y plongeant , en détruisant chez elle l'honneur et la foi , ne s'est-il pas ravi son propre garant ? Insensé ! Séduit par de fausses idées de liberté , il n'a pas voulu porter le joug de l'hymen avec une compagne pure et digne d'être aimée , qui se seroit soumise à son autorité , et il se soumet lui-même à une créature misérable , devant laquelle il tremble peut-être , qu'il ne peut ni supporter ni fuir , Ah ! qu'il paroîtroit digne de pitié s'il étoit moins digne de mépris !

Et que dirai-je des tristes fruits de cette union coupable ? dévoués à l'opprobre par leur père ; repoussés du public ; privés de ces heureux principes , de ces semences de vertu qu'eût jetées dans leur âme une mère instruite et modeste ; privés de ces heureuses impressions d'ordre , de paix , d'harmonie , de respect filial , de piété que reçoivent des enfans , en voyant les auteurs de leurs jours liés par l'estime et l'affection , se respectant , s'honorant l'un l'autre , honorés du public ; ces déplorables enfans ne pourroient-ils pas reprocher à leur père de ne leur avoir point transmis le nom , les biens , les lumières qu'il a reçus de ses parens , de les avoir faits le rebut de la société ? Et si , comme il est

trop naturel de le penser , leur dépravation , leur perte suit une éducation vicieuse par tant de causes , ne s'élèveront-ils pas au dernier jour contre lui pour l'accuser de leur malheur éternel ? *Le mariage et le lit sans tache est honorable pour tous les hommes* , dit un apôtre , *mais Dieu condamnera les fornicateurs et les adultères* (1).

M. F. , que les excès et les malheurs où peuvent tomber les hommes quand ils s'éloignent des voies tracées par la Providence , nous inspirent une crainte salutaire , et nous fassent adorer de nouveau cette Providence bonne et sage qui s'est toujours occupée de notre bonheur. Pensons à mettre à profit les ressources qu'Elle nous a ménagées. Et n'accusez pas d'exagération la peinture que j'en ai mise sous vos yeux. C'est un type , un modèle que j'ai dû vous proposer. Ne dégradons point , ne calomnions point l'humanité , jusqu'à traiter ce bonheur de chimère. On peut y parvenir , ou du moins en approcher avec des soins , du dévouement , des sacrifices , avec le secours et les leçons de ce Dieu qui nous l'a destiné.

Si j'ai commencé par vous offrir le tableau de la félicité que peut donner l'union conjugale ; si

(1) Hébr. XIII, 4.

j'ai cherché à pénétrer vos cœurs de son attrait, c'est pour vous préparer à sentir la grandeur et l'importance des devoirs auxquels elle tient ; c'est pour mieux vous porter à suivre les enseignemens de la religion qui nous les prescrit. Ces devoirs feront le sujet d'un second discours, s'il platt au Seigneur. Ainsi nous avons encore à remplir la partie la plus essentielle de notre tâche ; mais pour la remplir avec succès, il faut que nous trouvions dans vos cœurs la simplicité, la docilité, la droiture. Dieu veuille produire lui-même en vous ces dispositions heureuses. Dieu veuille que vous sentiez toujours mieux le prix de cette loi sainte, qui, comme l'a dit un Écrivain célèbre, *en paroissant n'avoir pour but que le bonheur d'une autre existence, est ce qu'il y a de plus propre à nous rendre heureux dans celle-ci* ; qui, suivant l'expression plus belle encore d'un apôtre, *a les promesses de la vie présente, et de celle qui est à venir* (1). Amen.

(1) 1 Tim. IV, 8.